

INTERVIEW

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE GEFEN (CNRS – Université Sorbonne Nouvelle – ENS)

Despina JDERU¹



©Despina Jderu

¹ **Despina JDERU** est l'auteure d'une thèse qui porte sur l'imaginaire du deuil dans la littérature française de l'extrême-contemporain, ayant poursuivi ses recherches à l'Université de Bucarest en Roumanie et à l'Université de Fribourg en Suisse. Elle s'intéresse principalement à la théorie littéraire appliquée à littérature française contemporaine et à la littérature mondiale. Elle a publié de nombreux articles sur l'expression du deuil dans le récit français contemporain et a donné plusieurs conférences aux universités Sorbonne, Harvard, Princeton, etc. Ses publications récentes comptent un entretien avec David Damrosch (Université de Harvard) dans la revue *Colloquium Helveticum. Cahiers suisses de littérature générale et comparée* (52/2023) et un chapitre d'ouvrage intitulé « Ne pas dire Deuil. C'est trop psychanalytique. Le récit de deuil au carrefour des émotions » dans le volume collectif *Explorations cognitivistes de la théorie et la fiction littéraires* (Hermann : 2023). L'entretien a comme point de départ deux conférences données récemment par Alexandre Gefen : une première conférence à l'Université de Bucarest, « Écriture et société : l'exemple de la littérature française contemporaine », et une deuxième à l'Université de Szeged, « Les limites de l'empathie ». Il a été publié en roumain, à la une, dans la revue culturelle *Observator Cultural*, nr. 1194, février 2024, pp. 11-13. [<https://www.observatorcultural.ro/articol/literatura-contemporana-nu-se-multumeste-doar-sa-descrie-realul-intr-o-maniera-pasiva/>] Email : despina.jderu@litere.unibuc.ro.



Alexandre GEFEN est Directeur de recherche CNRS au sein de l'unité Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité (THALIM, CNRS/Université Sorbonne Nouvelle — Paris 3- ENS), théoricien et historien des idées et de la littérature. Il est l'auteur de nombreux articles et essais portant notamment sur la culture, la littérature contemporaine et la théorie littéraire. À travers ses études, il a renouvelé le champ des études littéraires : écritures numériques, amateurs, littérature populaire, extension générique (non-fiction, écritures transpersonnelles, nouveaux réalismes littéraires), extension thématique par l'inclusion de problématiques contemporaines comme la question du trauma et de la réparation. Dans les essais publiés, il s'attache à observer les transformations de l'idée de littérature et à renouveler l'épistémologie des études littéraires en portant notamment intérêt aux sciences cognitives. Fondateur de Fabula.org, Alexandre Gefen s'intéresse également aux Humanités numériques, à travers des recherches qui portent sur le web scientifique, la philologie numérique et ses enjeux épistémologiques, les cultures numériques et les intelligences artificielles.

Parmi ses dernières publications : avec Sandra Laugier, *Le Pouvoir des liens faibles*, (CNRS éditions : 2002), *Territoires de la non-fiction* (Brill : 2020), avec Olivier Bessard-Banquy et Sylvie Ducas, *Best-sellers. L'industrie du succès* (Armand Colin : 2021), *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention* (Corti : 2021), *La littérature est une affaire politique* (L'Observatoire : 2022), avec G. Crozet, *La littérature, une infographie*, (CNRS éditions : 2022), *Créativités Artificielles* (Les Presses du réel : 2023), *Vivre avec ChatGPT* (L'Observatoire : 2023), *Un monde commun. Le savoir des sciences humaines et sociales* (CNRS éditions : 2023).

Despina JDERU : Cher Alexandre Gefen, vous êtes spécialiste en théorie littéraire appliquée à la littérature française contemporaine, mais aussi critique littéraire. La relation entre littérature et société, compte tenu notamment de l'influence qu'exercent les dynamiques sociétales sur l'évolution de la littérature française, n'est pas inédite. Elle a constamment articulé la dynamique de la littérature française au fil des siècles, et de cette relation ont découlé des préoccupations, des tensions et des attitudes théoriques enrichissantes. En quels termes repensez-vous, dans les études consacrées à la littérature française, l'attention que les écrivains français contemporains portent aux problèmes sociaux ? Ces préoccupations sont nuancées et mises en perspective par une présence publique très importante des écrivains dans les forums, débats et émissions littéraires. Pourquoi pensez-vous que la relation des écrivains avec la société a subi une transformation si significative et importante qu'elle semble être devenue leur principale préoccupation ?

Alexandre GEFEN : L'engagement politique des écrivains dans les années 50 jusqu'aux années 60 était très marqué par une position idéologique pour des partis qui a été suivie par une réaction de retour à la forme pure du nouveau

roman et à des écritures personnelles et autobiographiques, mais on constate à partir de la fin du XX^e siècle une attention croissante des écrivains à l'égard des problématiques sociales comme l'état des territoires, la désindustrialisation, la question du travail, les nouveaux rapports de force économique. Le recours au roman aussi bien que le recours aux documents ou enquêtes de terrain sont bien des pratiques que les écrivains français contemporains ont déployés pour cartographier ou ausculter, analyser la société aussi bien que le font les géographes et les sociologues ? C'est au point que l'on a avancé que Nicolas Mathieu et Michel Houellebecq avaient anticipé la crise des gilets jaunes en s'intéressant à des zones périurbaines et qu'ils avaient un regard particulièrement aigu sur certaines questions mal représentées médiatiquement.

Despina JDERU : Outre sa rapidité de réaction, son vif intérêt, mais aussi sa capacité à s'impliquer et à porter à l'attention des lecteurs des enjeux contemporains, passés sous silence ou restés, pour diverses raisons, dans l'ombre, la littérature contemporaine semble dévoiler une autre promesse que l'on ne peut ni ignorer ni taire : celle de réparer. En 2017, vous avez publié aux Éditions José Corti, un essai intitulé *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Comment cerner cette promesse que semble nous faire la littérature sans chercher à tout prix à saisir sa dimension esthétique, mais aussi sans tomber dans une sorte de confiance absolue envers cette littérature « d'intervention » ?

Alexandre GEFEN : J'ai le sentiment que la littérature contemporaine ne se contente pas de décrire passivement le réel, de l'enregistrer, d'arriver après le réel comme on aurait pu le croire en disant que le social résonnait dans la représentation littéraire. Je crois que la littérature française contemporaine va aller plus loin que cela, elle va essayer de tisser des ponts, de reconstituer des communautés, de réfléchir à des projets politiques, d'accompagner les individus en leur rendant une dignité, de leur redonner une place dans le discours social et de ce point de vue-là, elle fait donc plus que décrire en fait, elle agit. Et cette forme d'action de la littérature j'ai proposé de la qualifier de « réparation » dans un contexte historique où la France a été très, très marquée par des problèmes économiques depuis une cinquantaine d'années, une inquiétude culturelle, le sentiment d'avoir perdu sa place dans la chaîne des nations, sa place internationale. Donc beaucoup, beaucoup d'inquiétudes nées avec les années 80, accentuées par un libéralisme de plus en plus prégnant qui va demander aux individus une adaptation à des conditions de travail, à des conditions de vie nouvelles. J'ai l'impression que la littérature en a fait le diagnostic, mais qu'elle va proposer à travers la socialité littéraire, à travers le discours littéraire un accompagnement et une intervention dans l'espace public.

Despina JDERU : Qu'apporte la littérature en plus d'autres discours qui auraient le potentiel de dénoncer et de souligner des déséquilibres, des tensions ou des problèmes ? Je pense qu'on peut dire que le roman est dépassé comme genre littéraire dans le champ de la littérature française contemporaine.

Alexandre GEFEN : Le roman est essentiel pour traduire les problématiques qui traversent les sociétés modernes depuis Balzac, et même plus loin, depuis Marivaux. Comme le dit Georg Lukács, le roman va se faire « la tragédie d'un monde sans Dieu » pour en penser les questionnements. Des auteurs comme Aurélien Bellanger ou Michel Houellebecq participent de cette tradition romanesque centrée sur le problème de l'individu dans des récits qui ont souvent une dimension initiatique. Mais le roman n'est pas la seule forme déployée pour rendre compte du monde social. L'enquête de terrain qui va procéder à la manière de l'ethnologie, l'enquête sociale qui va faire un diagnostic comme la sociologie, celle que pratique Anne Ernaux par exemple, les formes variées de documentation par la non-fiction sont tout à fait importantes dans le champ contemporain. Elle évite effectivement le danger d'héroïser ou d'imposer une grille de lecture au monde social, elle se contente de la décrire et ces philosophies de la description sont parfaitement intéressantes dans le champ contemporain où l'on considère que déjà décrire c'est beaucoup. Et c'est l'activité fondamentale de l'écrivain.

Despina JDERU : Je voudrais m'arrêter à ce dernier mot que vous venez de prononcer : écrivain. Si l'on réfléchit au statut de l'écrivain contemporain qui a été assujéti à des transformations nombreuses et très significatives, on s'arrêtera inévitablement aux quelques romans qui ont suscité maintes critiques et débats dans l'espace littéraire français, qui ne sont pas écrits par des écrivains, mais par ceux qui deviennent écrivains par le fait qu'ils les ont écrits. Je pense à ceux qui deviennent écrivains en écrivant un roman dans lequel ils dénoncent et décrivent les abus qu'ils ont subis, les traumatismes dont ils ont été victimes et les souffrances qui les ont accompagnés. Deux exemples que nous avons évoqués récemment : Vanessa Springora avec *Le Consentement* ou Camille Kouchner avec *La Familia grande*.

Alexandre GEFEN : On peut naître à la littérature par une question personnelle et c'est peut-être une autre filière que le roman social que ce roman du trauma qui est une autre forme importante de la littérature contemporaine et effectivement ce roman du trauma s'invente en se faisant. Il n'a pas de forme prédéfinie contrairement au romanesque qui demande une sorte de métier, un savoir-faire du narrateur de récit. Le roman du trauma, le roman de l'expérience dite à la première personne très souvent d'ailleurs ce n'est pas un roman, mais c'est un

récit, et lui a tout à fait le droit d'hésiter, de chercher sa forme. C'est le cas d'un roman qui a beaucoup fait parler de lui à la rentrée littéraire, *Triste tigre* de Neige Sinno, sur l'inceste, qui est un récit qui cherche et qui réfléchit à la bonne manière de faire face à une expérience traumatisante. Et qui est un roman largement métalittéraire, qui réfléchit à la manière dont la littérature doit se positionner par rapport à une expérience personnelle.

Despina JDERU : Dans ce cas, l'auteur est une écrivaine ayant une expérience et une activité littéraires très riches.

Alexandre GEFEN : La question est de savoir qu'est-ce que c'est qu'un écrivain est complexe. Il n'y a pas une unique manière d'être un écrivain : on peut l'être par vocation ou par profession.

Despina JDERU : Ou par moment. Il peut arriver qu'un écrivain n'écrive qu'un seul livre puis s'arrête.

Alexandre GEFEN : Les modèles, les visions de l'écrivain se sont diversifiées, on a encore la vision romantique de l'écrivain inspiré, qui ne peut faire rien d'autre que la littérature, mais il y a d'autre part des romanciers qui, eux, se situent du côté de l'efficacité, d'un positionnement dans le champ de la littérature de métier, qui font des *best-sellers* et qui gagnent de l'argent. D'un côté, vous avez l'écrivain identifié à son œuvre, Éric Reinhardt par exemple, qui ne peut faire qu'écrire et d'un autre côté on aura Éric-Emmanuel Schmit qui lui est un faiseur. On a une cartographie très variée des types d'écrivains dans le champ de la littérature contemporaine : il faut en souligner la diversité, la superposition de versions très différentes de ce que c'est que la littérature : entre celui qui veut imposer une radicalité politique par la radicalité de la forme et celui qui veut simplement raconter l'histoire en étant le plus accessible, entre celui qui considère que la littérature est un travail quasiment scientifique pour explorer le monde et documenter par exemple la crise écologique et l'écrivain qui choisit des formes plus lyriques ou plus épiques. On a vraiment des possibilités très variées et je crois que c'est d'abord de cette diversité que l'on doit rendre compte.

Despina JDERU : Cette idée m'amène à la question suivante qui rassemble l'orientation que vous avez exploitée dans le colloque, mais aussi les idées avancées dans l'étude que vous avez consacrée à la dimension politique de la littérature, *La littérature est une affaire politique*. L'une des réflexions théoriques les plus débattues dans l'espace littéraire français concerne l'attachement politique et engageant de la littérature contemporaine. Comment pensez-vous que nous prévoyons concilier littérature et politique, si une telle compréhension existe ?

Alexandre GEFEN : La politique de la littérature en France est une politique qui se pense très différemment de l'engagement militant, du livre à thèse. Elle est celle d'un écrivain qui est vecteur d'une démocratie par l'échange de la parole, celle d'une transmission des valeurs républicaines par la lecture, plutôt qu'un écrivain qui serait partisan. On est dans une version politique qui ne ressemble pas à l'époque de l'affrontement de grands blocs, mais qui est plutôt une manière de faire comprendre l'altérité, le bon fonctionnement de la société, la complémentarité des voix, d'orchestrer finalement les dissonances et cela c'est le type de politique que la littérature fait. Si elle défend des causes, ce sont des causes qui sont moins idéologiques, par exemple la cause écologique ou la cause féministes. C'est de la politique comprise au sens très large du terme.

Despina JDERU : Vous avez également une activité très riche dans l'espace anglo-saxon, à travers les conférences que vous animez dans les universités et les projets dans lesquels vous êtes impliqué. Vous êtes également un spécialiste de la littérature mondiale, dont les deux variantes circulent dans l'espace français : la littérature mondiale et la littérature-monde. Dans une récente interview que j'ai menée avec David Damrosch, l'universitaire et historien américain a fait une remarque sur la littérature mondiale à laquelle j'ai longuement réfléchi, à savoir que le plus grand mérite de la littérature mondiale est de ne pas penser la littérature comme un objet esthétique fermé et détaché de la réalité, qui existe en soi et pour soi, mais qui s'articule par un engagement politique et social. Ce constat fait écho à ce qui se passe aujourd'hui dans l'espace littéraire français, ce qui m'incite à vous poser la question suivante. À l'occasion des séjours de recherche que vous avez effectués dans des universités anglo-saxonnes, avez-vous remarqué, peut-être, des points de communication entre ce qui se passe en France, dans le domaine de la littérature française, et d'autres littératures, d'autres espaces culturels ?

Alexandre GEFEN : J'ai le sentiment que ces passions sociales, cette volonté de produire des formes différentes de justice dont une justice épistémique, culturelle ou mémorielle sont très présentes dans le roman anglo-saxon qui a fait suite au postmodernisme. De ce point de vue-là, les jeunes auteurs contemporains me semblent tout à fait proches des écrivains français avec peut-être plus de liberté à réinventer les outils romanesques alors que la France a cultivé une sorte de purisme qui continue s'exercer et des scrupules à l'égard du roman et de la fiction que les Anglo-saxons n'ont pas.

Despina JDERU : Nous pouvons encore penser la littérature en dehors de cet engagement, ou même s'il s'agit d'un engagement esthétique dominant, disons que nous avons affaire à un roman qui n'est performatif à aucun niveau, mais poursuit avec insistance et explicitement un désir esthétique, il y a toujours un engagement dans ce cas aussi ?

Alexandre GEFEN : Mon rôle est d'observer la manière dont les gens définissent la littérature. Même si un texte se veut très autonome, on peut en faire un usage pédagogique pour permettre de comprendre le monde. Jacques Rancière a essayé de montrer que des ouvrages qui se situent vraiment du côté de la proposition esthétique pure faisaient aussi de la politique et que donc le pouvoir exercé sur les sensibilités : le pouvoir de donner un statut artistique à n'importe quel objet est une capacité démocratique fondamentale.

Despina JDERU : Dans l'étude que vous avez consacrée à cette question, *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, vous proposez une histoire de la littérature et nous disions juste avant qu'il y ait certaines attitudes et transformations des concepts littéraires et de l'écrivain qui reviennent inévitablement dans notre contemporanéité. Dans cette histoire de l'évolution et de la transformation de la littérature, quel aspect vous a le plus surpris en tant que théoricien et observateur de la littérature, et pensez-vous qu'il y a des moments cycliques spécifiques qui font partie de la dynamique de la littérature et qui ne devraient pas nous surprendre ?

Alexandre GEFEN : Le grand critique roumain Adrian Marino a fait une biographie de l'idée de littérature, il a traité la littérature comme la vie de quelqu'un, de manière organique. Malheureusement, ce n'est pas traduit en français, et de cet essai je n'ai qu'une petite partie traduite en anglais. Ce que j'ai voulu faire c'est aussi « la vie et la mort » du concept de littérature : sa naissance au XIX^e dans le cadre d'une spécialisation de l'écrivain par rapport à l'historien et à l'intellectuel et puis à la fin du XX^e siècle après le grand geste de la modernité, l'extension du champ de la littérature à des pratiques sociales relationnelles artistiques variées et le fait que de très nombreux amateurs se soient mis à écrire contribue à donner une vision beaucoup plus large du mot de littérature, au point qu'on a pu parler d'une mort de la littérature à partir des années 90. S'il n'y a pas de mort de la littérature, il y a sans doute une transformation de la notion de littérature, en tout cas dans une partie du champ.

Despina JDERU : Je pense à l'image de l'auteur, dont on parle beaucoup aujourd'hui par rapport aux textes de Roland Barthes, qui écrivait sur la mort de l'auteur à un moment de l'histoire où l'auteur était, comme aujourd'hui, très présent.

Pensez-vous qu'on puisse faire une sorte de prédiction et anticiper que cet excès de présence de l'auteur soit remplacé à l'avenir par son désir de s'abandonner au texte et de s'isoler ?

Alexandre GEFEN : La mort de l'auteur est un vieux fantasme barthesien, mais c'est en fait beaucoup plus ancien. On peut le faire remonter à la disparition élocutoire du poète rêvée par Mallarmé où le langage parlerait tout seul ou on peut aller plus loin et le faire remonter à des théories de l'inspiration dans lesquelles l'auteur serait simplement le lieu par lequel une divinité psychopompe transmettait un message. Il y a toujours une tension entre un auteur incarné et dont le travail naîtrait de l'autobiographique et du personnel et qui serait totalement identifié à son œuvre et un auteur qui est vu comme le simple passage comme un simple véhicule malgré lui de grandes problématiques qui le traversent. C'est une vieille question, le débat se trouve déjà dans Platon qui évoque à la fois le travail artisanal de l'écrivain et la manière dont l'écrivain est dépossédé par la parole divine qu'il ne fait que transmettre.

Despina JDERU : Vous avez évoqué et développé dans la conférence que vous avez donnée à Bucarest en novembre 2023 le concept de « littérature relationnelle ». Pourriez-vous expliquer ce concept à nos lecteurs ?

Alexandre GEFEN : C'est un concept qui vient de la manière dont on a pu parler d'art relationnel à partir des années 2000, c'est-à-dire un art dans lequel le plasticien ou l'artiste essaye de travailler et de co-construire avec le public. Cette co-construction de l'art et assez ancienne dans l'histoire des arts plastiques et des performances, on fait des performances avec le public et on essaye d'établir un certain type de relations. Par exemple Marina Abramović qui s'assoit et qui regarde dans les yeux les gens qui viennent la voir, c'est une performance relationnelle. J'ai essayé de voir si le concept n'était pas aussi intéressant pour penser la manière dont la littérature contemporaine se joue en permanence en relation avec le lecteur à travers des rencontres, des dialogues, des échanges. Cela m'a permis aussi de réfléchir à la manière dont toute la littérature numérique est une littérature qui s'adresse directement à ses lecteurs, dans laquelle on interagit avec les lecteurs. Et plus largement je me suis intéressée à la manière dont la littérature essayait maintenant d'avoir comme valeur la production d'une relation à soi et d'une relation à l'autre. Ces sont des discours très fréquents que l'on retrouve sous la plume des écrivains comme des critiques, la littérature est ce qui permet de se retrouver, de se comprendre et c'est aussi ce qui permet de se lier aux autres parce qu'à travers l'empathie, à travers la

peinture de l'altérité, l'écrivain nous permet d'être plus proche de celui qui est loin. Et cela c'est très important dans des sociétés très individualistes, très fluides, dans lesquelles les liens sociaux et de communication sont ténus.

Despina JDERU : La dynamique de la littérature contemporaine semble très efficace, notamment en raison de la mission dont elle est dotée. Mais il me semble que cela favorise aussi une forme de victimisation, peut-être même exacerbée de l'écrivain français contemporain qui s'expose constamment dans l'espace littéraire et en dehors de celui-ci.

Alexandre GEFEN : Je crois que l'on peut parler d'une victimisation générale de la société. Les gens tentent à se définir par leurs vulnérabilités et effectivement dans la littérature la question de la victime a au fond remplacé celle du héros. On s'intéresse moins à l'héroïsme en soi qu'à la manière dont les victimes vont devenir agissantes. C'est un grand thème : donner de la puissance aux victimes et les faire sortir de leur condition passive : la littérature est supposée de nous aider à comprendre comment on a été victime de quelque chose, découvrir notre trauma et comment nous pouvons nous en sortir. C'est en tout cas une des conditions fortes de la littérature française contemporaine quoi qu'on pense de cette obsession pour la violence subie.

Despina JDERU : Vous avez récemment écrit et publié une étude qui a reçu un accueil très enthousiaste et beaucoup d'intérêt intitulé *Vivre avec ChatGPT : Séduire, penser, créer, se cultiver, s'enrichir* qui est unique comme sujet de recherche et comme approche. Comment avez-vous découvert ChatGPT et pourquoi un spécialiste de la théorie littéraire et de la littérature s'intéresse-t-il à l'IA et à cet outil en particulier ?

Alexandre GEFEN : Ma génération s'intéresse à des problèmes éthiques et politiques de la littérature, comme vous l'avez dit, mais elle a connu le développement du numérique et la transition du numérique. Moi je suis né avec l'informatique, à vingt-cinq ans j'ai développé *Fabula* et la question des humanités numériques – c'est-à-dire des manières d'analyser la littérature d'un point de vue quantitatif, de l'éditer et de l'analyser à distance, comme le dit son grand spécialiste, Franco Moretti – a été fondamentale dans mon approche et j'ai mené les deux parcours en parallèle. Et c'est précisément dans le laboratoire de Franco Moretti à Stanford que j'ai découvert les premiers outils d'analyse du langage qui, quelques années après, donneront lieu aux modèles de langage, ce que l'on appelle *large language models* dont ChatGPT. J'ai donc suivi depuis le début l'invention des outils d'apprentissage profond qui permet d'analyser et de produire du langage et lorsque ChatGPT est arrivé pour le grand public cela faisait des années que j'utilisais déjà des modèles de langage et je connais leurs pouvoirs. J'ai donc accompagné, à la demande de mon éditeur, l'ouverture du ChatGPT au grand

public par un petit essai qui est une réflexion philosophique sur cet outil. J'essaie d'expliquer comme cela fonctionne, qu'est-ce que l'on peut faire, quels en sont les limites. C'est un essai qui a pas mal de succès en France et qui vient d'être traduit en italien. Cela m'a beaucoup amusé d'avoir ce questionnement parallèle. D'ailleurs, dans le travail sur ChatGPT je parle beaucoup des usages de ChatGPT pour écrire des livres et des romans et je parle aussi de la question de la disparition de l'auteur de manière amusante comme d'une seconde mort de l'auteur, après la première mort de l'auteur de Roland Barthes.

Despina JDERU : Pouvons-nous, en tant que lecteurs, faire appel à ChatGPT, ou cet outil peut-il, dans une certaine mesure, nous aider à comprendre la littérature ? Peut-il devenir un outil fiable pour les lecteurs ?

Alexandre GEFEN : Pour les auteurs, beaucoup rêvent de faire un best-seller avec ChatGPT, mais cela ne marche pas. On peut faire écrire quelques idées, quelques passages à ChatGPT de manière tout à fait intéressante. On peut l'entraîner à imiter le style de l'auteur, à choisir un registre, le tragique ou pathétique plutôt qu'un autre. On peut faire des choses assez amusantes qui restent limitées parce que ChatGPT ne peut produire aucun contenu offensant, violent ou un roman sans violence cela n'existe pas. Ce sont vraiment des limites à ce qu'on peut faire avec ChatGPT. Ensuite, comme lecteur, ChatGPT traduit très bien, explique très bien les choses que l'on ne peut pas comprendre. Il peut dans certains cas devenir un lecteur-auteur, quelqu'un qui va reprendre un passage et transformer un texte, il peut vous apprendre à écrire à la manière d'un texte que vous êtes en train de lire, pourquoi pas. Les outils pour la lecture peuvent être assez intéressants, peuvent vous aider à trouver des textes similaires aussi. C'est toute une gamme de lectures augmentées qui pourraient naître avec ce modèle de langage.

Despina JDERU : Dans l'essai que vous avez écrit, vous demandez à un moment donné à ChatGPT d'écrire un éloge funèbre à l'occasion de votre future disparition. ChatGPT écrit un discours très beau et nuancé, un éloge de votre existence professionnelle et personnelle. J'ai été particulièrement frappée par ce paragraphe et je me demande si un tel outil utilisé par les masses ne nuit pas directement et négativement à notre créativité et notre imagination.

Alexandre GEFEN : Il y a deux problèmes. D'abord, un problème qui tient au fait que ChatGPT était aligné, pour employer un mot du langage informatique, ce qui veut dire que l'on a mis en place des valeurs pour qu'il n'y ait pas de contenu relevant de la discrimination et du racisme, donc ChatGPT a une sorte de positivité constante. Cette positivité au fond est associée aussi à toute une représentation du monde qui est une représentation du monde américain avec

des valeurs parfois un peu stéréotypées. Effectivement il y a un danger de stéréotyper nos imaginaires, de les aligner nous-mêmes sur des imaginaires américains ou des imaginaires d'une positivité un peu banale, de *feel good*, et ChatGPT est très consensuel, on peut dire qu'il est même *woke* dans certains aspects. Ensuite il y a un deuxième problème, c'est le problème de notre rapport à l'outil. L'outil peut nous fléchir et peut limiter notre imagination, et par ailleurs le fait de nous appuyer en permanence sur un outil peut nous dispenser d'avoir un entraînement naturel. C'est là le plus grand problème dont on devrait parler plus souvent à propos de ces outils, ce n'est pas qu'ils puissent prendre le contrôle du monde et détruire l'espèce humaine, mais ils sont tellement efficaces pour traduire, expliquer, argumenter, résumer, écrire des lettres de motivation et des argumentaires qu'en fait on s'appuie sur eux et quand on s'appuie sur un outil, nous perdons nos facultés mentales. Or, les facultés de raisonnement, d'analyse, d'argumentation critiques, elles sont fondamentales à la vie humaine, à l'existence sociale, à l'existence démocratique. Et le danger c'est cette paresse. On a déjà perdu la mémoire avec Google, va-t-on perdre la capacité à s'exprimer par nous-mêmes avec ChatGPT ? C'est une question assez intéressante à poser.

Despina JDERU : Les recherches et critiques littéraires très riches que vous menez témoignent naturellement du fait que vous êtes un lecteur assidu de la littérature française, quelle que soit l'époque littéraire. Pourriez-vous recommander quelques titres de la littérature française contemporaine à nos lecteurs ?

Alexandre GEFEN : Mes deux lectures de cette rentrée littéraire sont un roman d'amour post *Metoo* qui s'appelle *Western* de Maria Pourchet, extrêmement drôle, très théâtral, en même temps romantique et qui essaye de réinventer le romantisme dans un moment où le rapport homme-femme est devenu très compliqué en France. Comme le dit Maria Pourchet : « Les femmes ont peur d'hommes. Et les hommes ont peur de faire peur aux femmes ». On est dans une situation amoureuse assez nouvelle dans cette hypersensibilisation au rapport des forces de l'amour qui n'existait pas auparavant et Maria Pourchet essaie d'en faire un roman et d'en faire un vrai roman d'amour. Et autre lecture sur un grand thème de la littérature française contemporaine autre que la question féministe, qui est la question écologique, écrit par Gaspard Koenig, un roman qui s'appelle *Humus*. C'est un texte tout à fait remarquable qui met en scène deux ingénieurs agronomes qui veulent changer le monde en changeant la manière dont on traite les déchets, deux manières d'exprimer un idéal écologique et une interrogation sur la manière dont notre société peut faire place à un changement potentiel et sur la résistance aux changements et à l'impératif écologique.

Réalisé le 26 novembre 2023 à Szeged, en Hongrie.